

Deux rêves
et un amour

Ahmed Bouchikhi

**Deux rêves
et un amour**

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2023
ISBN : 978-2-312-13332-4

Prologue

Juin 2017

Je suis allé à Agadir. Amal allait se marier. Elle m'a reçu avec le sourire radieux que je lui connaissais, et m'a présenté son futur époux : Kamal, la trentaine, ingénieur agronome de son état.

Pour la cérémonie, qui a eu lieu au Safir, le complexe touristique où elle travaillait, j'ai mis un jabador blanc et des babouches jaunes. Des regards interrogateurs, d'autres foncièrement inquisiteurs, me poursuivaient partout où j'allais. Ils me mettaient mal à l'aise. Pour me donner une contenance, je pianotais sur le clavier de mon téléphone portable en faisant semblant d'écrire des messages.

Après le dîner, les mariés se sont manifestés sous des ovations frénétiques mêlées de youyous stridents. Ils ont salué leurs invités et se sont dirigés vers la tribune nuptiale. Quand Amal m'a fait signe de la rejoindre pour la photo, des murmures ont parcouru l'assistance. Je devinais les questions qu'on se posait : Qui étais-je ? Pourquoi étais-je seul ? Quelle relation me liait à la mariée ?

J'ai participé au cortège. Le bruit des klaxons et les coups sur les portières me faisaient mal aux oreilles. C'était Amal qui avait insisté pour que je fasse « le circuit » à ses côtés.

Aux premières clartés du jour, le couple a été conduit à la ferme que possédait Kamal sur la route de Tiznit. Je suis retourné au Safir où Amal m'avait réservé une chambre. Rien de tel qu'un bon bain chaud pour me remettre d'aplomb.

La lumière crue des néons m'aveuglait. Mon reflet était flou dans le miroir, mes cheveux blancs plus ternes, mes rides plus creusées et mes cernes plus foncés. Un sourire blême a glissé sur mes lèvres, le genre de sourire que j'esquissais chaque fois que le temps laissait son empreinte sur mon corps.

Le lendemain, Kamal m'a invité à passer la journée à la ferme. C'était une grande exploitation agricole ceinte d'un mur en pisé, consacrée tout entière à la culture de l'olivier. Sur une hauteur surplombant l'entrée, se dressait une belle maison dont les baies vitrées cohabitaient harmonieusement avec la façade en pierres sèches.

Au cours du déjeuner, Kamal m'a parlé de l'olivier. Il m'a expliqué qu'il fallait le planter dans un sol profond, bien exposé à la chaleur du soleil, mais à l'abri des vents forts, et l'arroser régulièrement pour l'aider à développer un bon système racinaire. Il a ajouté que sa croissance n'était pas rapide mais qu'il pouvait vivre jusqu'à trois mille ans. Après le repas, il m'a fait visiter les lieux. Une

belle promenade au milieu d'une verdure luxuriante, dans la molle tiédeur des journées estivales.

Il fallait que je rentre à Marrakech où m'appelait le devoir : j'avais été convoqué pour corriger les épreuves du bac. Une tâche écrasante et dérisoirement rétribuée, surtout pour un professeur sur le point de prendre sa retraite. J'ai remercié mes hôtes, leur ai souhaité tout le bonheur du monde et leur ai dit au revoir. Au moment où je me préparais à partir, Amal m'a remis une enveloppe blanche, sans fenêtre, avec une inscription au recto : « Pour Khalid ». Le regard humide, elle a hoqueté :

– Je l'ai trouvée dans la poche intérieure de la valise de ma mère il y a...

Un sanglot qui a résonné comme un râle a coupé sa phrase.

– Merci, ai-je répliqué en m'efforçant de dissimuler mon effondrement intérieur. Merci de tout cœur !

J'avais besoin d'un café avant de prendre la route. Je me suis arrêté dans une station-service et ai demandé un capuccino. Ensuite j'ai pris l'enveloppe, l'ai tâchée, tournée et retournée. Je n'ai pas osé l'ouvrir. Une question me taraudait : Qu'avait bien voulu me dire Asmae dans les sueurs de l'agonie ? J'ai hésité encore quelques instants, puis j'ai pris une profonde inspiration et j'ai décacheté le pli. Une page environ. L'écriture était tremblante et penchée. On eût dit que les mots

avaient été écrits par une main engourdie, qui avait du mal à tenir le stylo. Je l'ai parcourue tout d'une traite. Les larmes me sont montées aux yeux. Chaudes. Irrépressibles. C'était tellement troublant, tellement intense. Je voulais m'assurer que je ne m'étais pas trompé. J'ai effectué une deuxième lecture, attentif au moindre mot, au moindre petit détail. Je me suis arrêté un moment, le temps de boire une gorgée de café et surmonter mes émotions. Puis j'ai lu la lettre une troisième fois.

Rabat, le 15 décembre 2016

Mon très cher Khalid,

S..., 1987

Après une longue attente ponctuée d'angoisses et de doutes, j'ai été affecté au lycée l'Avenir, à S... C'était loin de chez moi. Très très loin.

Quand j'ai débarqué dans la ville de mon exil, je me suis senti envahi par une vague impression de malaise. Elle m'a paru grise. Triste. Sans vie. J'ai essayé de m'adapter à son climat et aux exigences de sa réalité sociale, mais je n'ai pas réussi.

J'étais un étranger, un inconnu, un visage de plus dans la masse. La solitude m'étranglait. La déprime me guettait. Et cela a continué ainsi, sans le moindre changement, jusqu'au jour où nos regards se sont croisés à l'entrée du lycée. C'était un lundi après-midi, à seize heures trente. Elle était avec trois jeunes filles sous le chêne qui se dressait majestueusement en face de l'établissement, entouré d'un troupeau de mimosas en fleur.

Une belle taille bien moulée dans une chemise blanche et une jupe bleu sarcelle qui s'arrêtait au ras de la décence. Des cheveux mi-longs, d'un brun foncé, encadraient son visage clair aux traits fins.

Elle m'a souri avec discrétion, puis son sourire s'est élargi, empreint de charme et de douceur. Quand je l'ai revue le surlendemain, les battements de mon cœur se sont précipités, ma bouche est devenue sèche et râpeuse et une sorte de fourmillement a irradié dans tout mon corps. C'était la première fois que j'éprouvais une sensation aussi intense. Qu'est-ce qui m'arrivait ? C'était peut-être ça, l'amour.

J'ai prié pour qu'elle tombe dans l'une de mes classes, mais mes prières n'ont pas été exaucées. Nous continuions à nous observer à distance, en silence. Parfois, elle faisait la tête et feignait de m'ignorer. Je voulais comprendre les raisons de son attitude versatile : tantôt joviale et légère, tantôt sombre et mélancolique. Mais comment l'aborder ? C'était là tout le problème. Mon statut m'imposait une conduite irréprochable. Pour tout le monde j'étais le professeur, l'éducateur, l'exemple à suivre.

Au terme d'un court séjour à l'hôtel, j'ai loué un appartement à l'orée d'un quartier populaire. Deux chambres-cuisine, hall et salle de bain. Murs fraîchement repeints en blanc cassé, mais l'odeur du moisi persistait sous le vernis. Un logement trop spacieux pour une seule personne, sans autres meubles qu'une table, une chaise et un matelas jeté à même le sol sur une natte en raphia. Pour dissiper le silence qui m'enveloppait, je me suis procuré une radiocassette. J'écoutais « *Je pense à toi* ». Et je pensais à la nymphe du chêne en l'imaginant dans mes bras.

Je m'éveille, je pense à toi.

Il fait soleil, je pense à toi.

On me téléphone, je parle, je pense à toi...

Cinquante-quatre professeurs, les deux sexes confondus, travaillaient au lycée l'Avenir où exerçaient encore quelques étrangers, des Français pour la plupart, dont l'incendiaire mademoiselle Giraudon. Le corps enseignant était très hétérogène. On y trouvait le novice qui venait de commencer sa carrière, le vétéran au seuil de la retraite, l'esprit libre et l'esprit borné, la conscience vive et la conscience morte, le syndicaliste opportuniste, le mercenaire des écoles privées et des heures supplémentaires, le croyant et l'athée, le progressiste et le conservateur...

Dans cette communauté bigarrée, se distinguaient deux figures, l'une par son talent, l'autre par son caractère : un écrivain et un perfectionniste. Le premier avait un nom prédestiné : Saïd Najah. Le second était affligé d'un patronyme à harmoniques : Bouchta Bouzarouata. Il attribuait ce titre à un don qui ferait pâlir Priape de jalousie, disait-il. Enfin c'était son opinion et il la partageait.

Ils étaient tous les deux professeurs de français. Nous avons vite sympathisé, puis les atomes crochus aidant, nous sommes devenus amis. Quand nous avons un moment de libre, souvent samedi